

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



MODÈLES SPÉCIAUX DE LA « REVUE DE LA MODE. » — 1. TOILETTE DE BAL.

2. TOILETTE DE BAL. — DESSINS DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Deux toilettes de bal. — Quatre mouchoirs de fantaisie. — Eventail. — Veste d'intérieur (devant et dos). — Corbeille à ouvrage. — Médailhon en broderie. — Six pavements et franges. — Coiffure de jeune fille. — Deux chapeaux de dames. — Deux carcasses de chapeau. — Jaquette Fantasio. — Deux costumes de ville. — Costume de dîner. — La grande-duchesse Marie de Russie, duchesse d'Edimbourg. — Bichou.

SUPPLÉMENT : Planche de modes colorées.



EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de bal. — Robe de dessous en taffetas blanc d'Italie, voilée d'une seconde jupe de crêpe blanc; les volants, les garnitures et la tunique peuvent se faire en crêpe, en gaze dona Maria, en gaze de Chambéry ou en tulle illusion. Au-dessus du premier volant, posé en draperie, nous trouvons une bande de velours bleu Louise, recouverte d'un entre-deux de blonde satinée; des poufs de velours, au

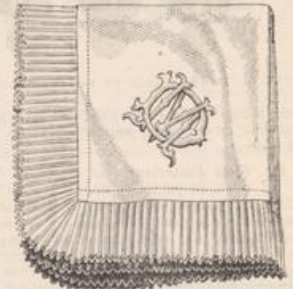
lieu de la draperie; une rose, aux épaules, au milieu de la poitrine et dans les cheveux.

3 à 6. Quatre mouchoirs. — Modèle de la Compagnie irlandaise, 36, rue Tronchet. — Le n° 3 se compose d'un simple mouchoir de batiste en fil de main; un petit ourlet à jour fait tête à une bande de batiste tuyautée et festonnée, en blanc ou en couleur; le chiffre, brodé au plumetis, est assorti au feston, c'est-à-dire blanc, si celui-ci est blanc; de couleur, si le feston l'est aussi. Le n° 4 est encadré d'une engre-

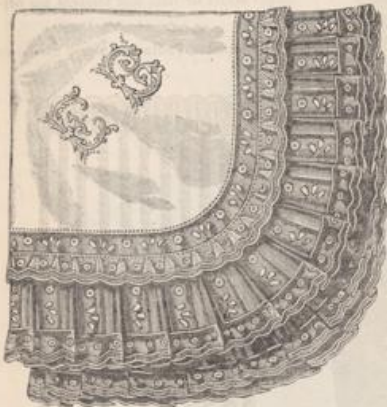
lombe une haute dentelle de blonde satinée. Viennent ensuite des bouillonnés de tulle noir parsemé de paillettes d'or; guirlandes de feuillage léger, rehaussées çà et là de roses aux couleurs brillantes. Les bouillons sont rattachés, en haut comme en bas, par des nœuds de velours liserés d'or. La tunique, assez courte, en tulle parsemé d'or, est formée de bouillons traversés par des bandes de velours liserés d'or; à l'extrémité de chaque bande de velours brille une rose assortie à celles de la draperie du bas. Le corsage est orné d'une draperie de tulle, au bas de laquelle nous retrouvons une blonde assortie à celle de la jupe, mais de hauteur moindre; un nœud de velours est posé par derrière au mi-



4. MOUCHOIR DE FANTAISIE.



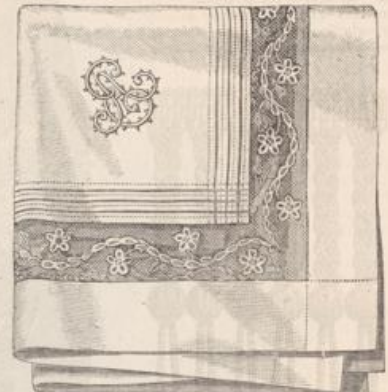
3. MOUCHOIR DE FANTAISIE.



5. MOUCHOIR DE LA COMPAGNIE IRLANDAISE.



10. CORBEILLE À OUVRAGE.



6. MOUCHOIR DE LA COMPAGNIE IRLANDAISE.

milieu desquel s'enfouissent des piqués de roses, soutiennent les relevés de la draperie.

La tunique, ample et bien étoffée, ne se gonfle pas en ballon, mais les bouts par devant se drapent et se croisent l'un sur l'autre, effet original et gracieux. Un ruban de velours de Saint-Etienne, capitonné de roses, sert de tête à une grande blonde satinée qui encadre la tunique.

Les bouts des basques du corsage se recroisent l'un sur l'autre et sur le côté. La draperie du corsage suit la même disposition.

Une grande ceinture de velours bleu, aux larges bouts flottants, retombe gracieusement sur le côté.

2. Toilette de bal. — La robe de dessous se fait en taffetas d'Italie ou en satin excessivement léger; elle est recouverte d'une première jupe de crêpe ou de gaze dona Maria, excessivement légère, sur laquelle reposent les draperies, les dentelles et les ornements dont voici les dispositions :

Dans le bas, un grand volant de gaze plissé régulièrement et bordé de mignardise de soie, formant des dents régulières; par-dessus re-

lure faisant pied immédiat à une bande de batiste, moitié blanche et moitié rouge ou ecru; cette bande, posée à plat sur le plein du mouchoir, est tuyautée dans les coins; la partie en couleur est festonnée en blanc, le chiffre est assorti aux deux bandes.

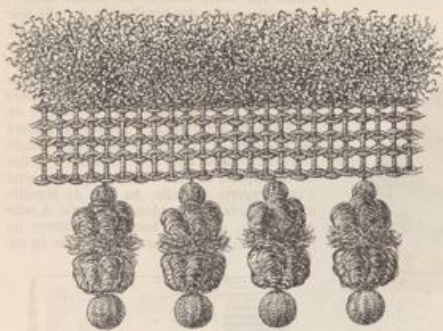
Le n° 5 est entouré d'une belle valenciennes au réseau carré; un entre-deux de dentelle, avec petit tuyauté, domine un entourage haut de 10 centimètres, composé d'entre-deux de dentelle et de batiste plissés posés en longueur, mais en sens inverse du premier entre-deux; en pied de cet entourage se retrouve une dentelle assortie à celle qui tient à l'entre-deux.

Le n° 6 convient aux demi-toilettes; au-dessus d'un grand ourlet à jours se trouve un entre-deux de valenciennes, puis quatre petits plis cousus au point ture.



8-9. VESTE D'INTÉRIEUR (DOS ET DEVANT). — MODÈLE DE M^{ME} CAVALLY, BOULEVARD DES CAPUCINES.

7. Eventail. — Modèle de M^{ME} Cavalley. — La monture est en bois noir sculpté à jours d'un dessin des plus délicats. L'éventail est en soie noire, doublée de soie rose. La peinture qui l'illustre est très-ingénieuse; elle représente un petit Amour qui vient de déchirer, pour se faire jour, l'enveloppe de

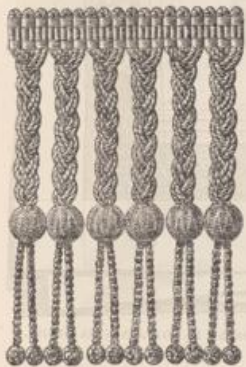


12. FRANGE EN PASSEMENTERIE.

soie noire; on l'aperçoit s'élançant bravement hors de la doublure de soie rose, pour présenter au public sa carte de visite.

8.9 Veste d'intérieur (vue devant et derrière). — La veste, ou paletot ajusté, est tout en crêpe de Chine bleu céleste, ornementée d'entre deux et de dentelle, qui forment transparent sur l'étoffe; un coquillé de dentelle, mêlé à des nœuds de crêpe, garnit le devant du corsage. Cette même dentelle, mêlée à des coques de ruban, forme le chou gracieux qui se trouve derrière le paletot à la naissance de la taille.

10-11. Corbeille à ouvrage. — Modèle de M^{me} Lecker, 3, rue de Rohan. — Il faut se procurer d'abord la carcasse en osier de cette corbeille, qui a la forme d'une tulipe. Nous broderons ensuite, pour l'orner, six



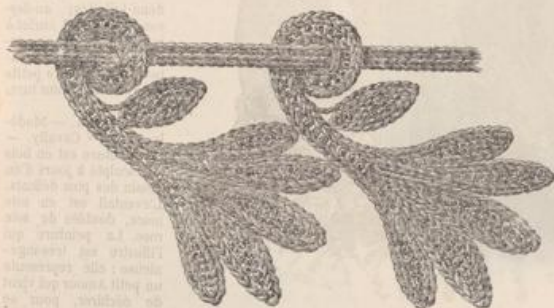
13. FRANGE EN PASSEMENTERIE.

médallions ovales semblables à celui que notre dessin 11 reproduit en grandeur naturelle.

La broderie se fait au passé; on suit les traits tels qu'ils sont reproduits par notre dessin, en les lissant dans le sens indiqué. La marguerite se brode en blanc, en rose, en bleu ou en mauve, de tons nuancés; les feuillages seront de plusieurs sortes de vert, et les branchages ou tiges se broderont en soie marron.

Une fois les six médallions terminés, on les dispose sur la corbeille, ainsi que l'indique le dessin n° 10; on remplit les intervalles du haut avec des crevés de satin bleu ou vert. Tous les points de couture sont cachés par une ruche double en ruban de satin assorti aux crevés.

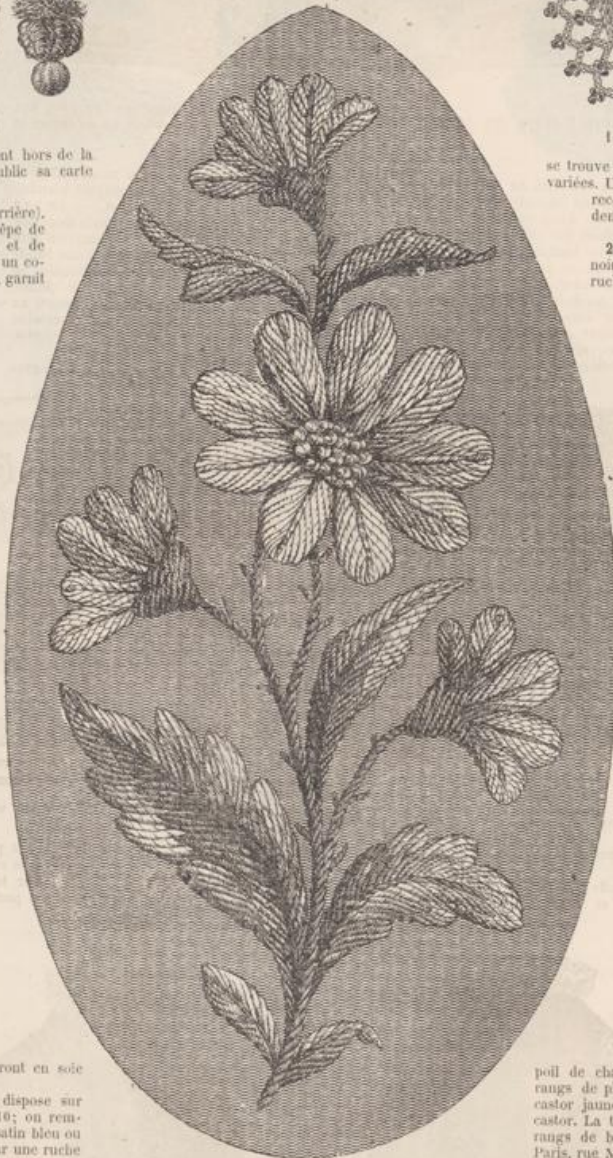
L'intérieur de la corbeille se double de taffetas. Pour le



16. PASSEMENTERIE AVEC PERLES DE JAIS.

par un galon satiné. Les trois passementeries 15 à 17 sont également ornées de perles.

12 à 17. Six passementeries pour garnitures de costumes et de confections. — Modèles des galeries Choiseul, 36, rue Nove-des-Petits-Champs. — La frange n° 12 est à tête mousse; les glands sont en soie floche. La frange n° 13 est formée d'une natte de torsade, terminée par une grosse boule d'où s'échappent des pendeloques en perles de jais. La frange n° 14 est tout en perles de jais; la tête est formée

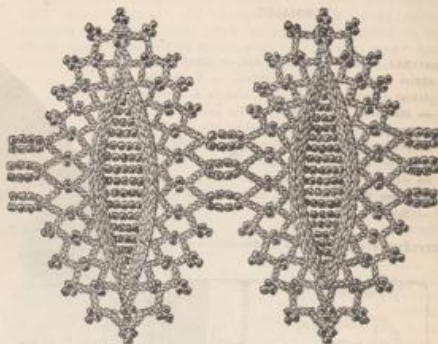


11. MÉDAILLON POUR LA CORBEILLE A OUVRAGE.

par un galon satiné. Les trois passementeries 15 à 17 sont également ornées de perles.

18. Coiffure de jeune fille. — Le bandeau est en gros de Suède, bouillonné et orné d'étoiles de nacre. Nœud de côté en pareil. Sur le sommet de la tête, une touffe de roses fait pied à une plume qui retombe de côté.

19. Chapeau de dame. — Notre modèle est en velours noir; au-dessus de la parure, qui est bouillonnée à gros pli,

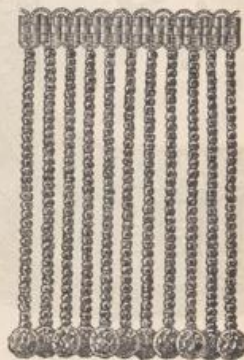


15. PASSEMENTERIE AVEC PERLES DE JAIS.

se trouve une guirlande de feuillages de fantaisie de nuances variées. Une large plume de saule d'un beau bleu turquois recouvre presque toute la calotte. Deux barbes de dentelle noire retombent gracieusement par derrière.

20. Chapeau de dame. — Le chapeau est en velours noir; la passe coulissée est doublée d'une seconde ruche de faille bleu turquois; le fond est caché devant par une plume et un large nœud de faille bleue traverse par une patte de jais. Sur le derrière, nous trouvons d'abord une aigrette blanche s'élançant d'un chou bleu; puis, au-dessous, une touffe de roses s'appuyant sur des coques de velours noir; deux larges brides de tulle noir tombent par derrière.

21. Jaquette Fantasio en drap moskova

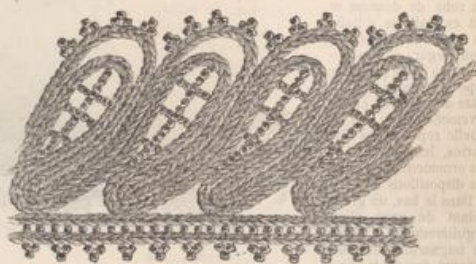


14. FRANGE EN PASSEMENTERIE.

noir, avec envers d'astrakan; les deux revers croisés sont en faille noire; col en faille; poches sur le côté; boutons unis en faille noire. — Modèle de MM. Tahutrier, Caillard et C^o, 46, rue des Jeûneurs.

22. Costume fantaisie. — Il se compose d'un jupon en velours anglais marron, orné de volants et de bouillonnés. Tunique en poil de chameau, nuance havane très-claire, ornée de six rangs de piqûres dans le bas. Poches de côté, garnies de castor jaune clair. Boutons en os blanc et marron. Col en castor. La tunique est croisée de côté et se ferme par deux rangs de boutons. — Modèle des magasins de la Ville de Paris, rue Montmartre.

23. Costume de ville en chevriote. — Le jupon est uni.



17. PASSEMENTERIE AVEC PERLES DE JAIS.

Tunique avec poches sur le côté, croisée devant; deux rangs de boutons. Lisère de velours dans le bas. Col de velours. Parement en velours à la manche. Petit paletot de forme jaquette, grand col en velours. Ce vêtement est entièrement doublé de florence de soie. Boutons artistiques. Le tissu cheviote existe en toutes nuances. La cheviote coûte 12 francs le mètre ou 1 m. 29 c. de largeur.

24. Costume de dîner en faille noire. La jupe, derrière, est garnie de grands volants séparés par des barrettes de velours noir; ces volants sont disposés en forme d'éventail. Le devant de la jupe est orné de grandes quilles de velours noir. Dans le bas de ces quilles, qui se terminent en pointes, est placée une dentelle perlée en jais très-fin.

Corsage à basques très-courtes derrière et longues devant. Petites poches sur les basques de devant. Colerette François 1^{er} tout en velours. La manche est ornée au coude d'un parement



19. CHAPEAU DE DAME.

18. COIFFURE DE JEUNE FILLE.

Magenta et d'une dentelle noire perlée. Une sorte de bretelle, entourée de dentelle, tourne autour du biais et se prolonge par derrière.



20. CHAPEAU DE DAME.

COURRIER
DE LA MODE

Le mouvement est donné : on danse un peu partout. Quelques belles fêtes sont annoncées, et il se prépare une foule de réunions intimes mille fois plus agréables, à mon avis. On réserve même pour ces soirées sans appareil et moins nombreuses les plus fraîches toilettes, et cela se conçoit. Dans un grand bal, on est absolument perdue au milieu du flot de robes roses, blanches, paille, bleues, etc., et toujours écrasée par des toilettes exorbitantes de luxe. Dans un bal intime, au contraire, où l'on est connue et où l'on connaît à peu près tout



19 BIS. CARCASSE DU CHAPEAU N° 19

de velours, et dans le bas d'un grand volant bouillonné très-fin. La même dentelle du bas est également rattachée au corsage.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de bal. — Sur un pardessus de faille blanche à traîne et terminé dans le bas par un haut volant, est drapée une tunique de tulle bouillonnée. Dans le bas de cette tunique, trois biais de faille verte forment trois ou quatre grandes ondulations marquées par un coquille fait avec la dentelle qui suit les biais. Au milieu, des rosaces de dentelles, un bouquet de roses pompon, avec feuilles et traînes de boutons feuillés. La dentelle blanche, qui peut être de la blonde, de l'application d'Angleterre, remonte des deux côtés par derrière, en entourant le pouf et en formant échelle. Elle reproduit sur le côté, à mi-jupe, la rosace du bas et est soutenue en biais par devant, en suivant les trois biais de faille verte dans tous leurs détours. Corsagelet de faille verte, dont le postillon est garni par la dentelle blanche formant retour. Manches de tulle bouillonné. Coiffure élevée, avec couronne de roses pompon et plume blanche.

Toilette de réception ou de dîner. — Jupou de faille Magenta. Dans le bas, un grand volant de faille surmonté d'un biais de velours noir; au-dessus du biais, un plissé Magenta se terminant par un plissé de velours noir. Tunique de velours noir retombant très-bas par derrière, sans pouf marqué. Corsage formant tablier carré par devant et postillon court, à gros plis, par derrière. Nœud en velours noir sur la hanche; le pan carré de ce nœud est posé au-dessous de la basque et tombe droit sur le côté. La manche, à coude, se termine par un revers remonçant en pointe au milieu. Tout le costume est garni d'un biais de velours



21. JAQUETTE FANTASIO.



20 BIS. CARCASSE DU CHAPEAU N° 20.

le monde, où l'on se produit dans un milieu sympathique, les moindres détails d'une toilette de bon goût sont appréciés. Il n'est pas jusqu'à certaines petites jalousies féminines qui, en se faisant jour malgré elles par certains compliments agréables, ne viennent donner au petit triomphe que l'on obtient une saveur plus piquante. Donc, chères lectrices, si vous voulez m'en croire, apportez le plus grand soin à la toilette que vous porterez dans un bal intime, ce qui ne veut pas dire que vous deviez vous livrer à des recherches et à des combinaisons extraordinaires; non. Je préche toujours la simplicité, et ne songe pas à vous conseiller de vous en départir dans les circonstances où elle est particulièrement recommandée.

Il est très-curieux pour une femme qui va peu dans le monde de constater quel avantage surprenant ont partout et toujours les toilettes simples, c'est-à-dire sans exagération d'aucun genre, sans prétention à l'effet, ou plutôt à l'excentricité. J'ai fait cette remarque bien souvent, et dernièrement encore dans une réunion où je me trouvais. Tous les regards étaient attirés par une femme toute jeune, vingt ans au plus, qui n'était peut-être pas belle, suivant la rigoureuse acception du mot, mais qui, à coup sûr, était charmante. Elle portait une robe feuille de rose, c'est-à-dire rose très-pâle, ayant un haut volant dans le bas, sur laquelle était jetée une seconde jupe en gaze de soie blanche très-transparente et très-brillante. Cette tunique se terminait par une bonde espagnole blanche, légèrement perlée de jais blanc, et se relevait par des nœuds de velours noir. Le corsage, en faille rose, formait un décolleté carré très-bas; une sorte de corselet à basque, sur lequel était posé à plat, suivant le carré, une blonde blanche perlée. Ce corsage est été infiniment trop décolleté, aussi était-il accompagné d'une sorte de chemisette remonçant jusqu'à la limite ordinaire d'une robe basse et formée d'entre-deux de blonde perlée séparés entre eux, en long, par de tout petits volants noirs pressés dans des enroulements de blonde. Dans les che-

Le dessin de cette toilette, nous le donnons en coupe et en plan, pour servir de modèle à nos lectrices.

Le dessin de cette toilette, nous le donnons en coupe et en plan, pour servir de modèle à nos lectrices.

DE LA MODE

Le dessin de cette toilette, nous le donnons en coupe et en plan, pour servir de modèle à nos lectrices.

Le dessin de cette toilette, nous le donnons en coupe et en plan, pour servir de modèle à nos lectrices.



Maison de Fabrice Paris

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Le dessin de cette toilette, nous le donnons en coupe et en plan, pour servir de modèle à nos lectrices.

Les auteurs de ces ouvrages ont voulu...

Les auteurs de ces ouvrages ont voulu...

Les auteurs de ces ouvrages ont voulu...



Les auteurs de ces ouvrages ont voulu...

Les auteurs de ces ouvrages ont voulu...

Les auteurs de ces ouvrages ont voulu...

Les auteurs de ces ouvrages ont voulu...

veux, un poul en velours noir, avec trois roses thé placées au centre du poul. Cette charmante toilette était justement placée, par le hasard, à côté d'une autre robe qui portait dans ses falbalas la signature d'un artiste en vogue, mais dont le mérite consiste surtout, à mon avis, à persuader que plus une robe coûte cher, plus elle est charmante.

Ah! si je pouvais croire que ma voix fut écoutée, ou tout au moins si je pensais que parmi nos abonnées quelques-unes aient la folie de jeter dans un costume de bal ou de ville les sommes fabuleuses que cet artiste ou ceux qui marchent sur ses traces payent comme prix de leurs créations, je dirais l'impression produite par cette robe fantastique sur laquelle chacun a dit son mot railleur.

Parviendrai-je à la décrire? Je crois que ce sera bien impossible. Il y avait d'abord trois nuances de bleu, puis deux nuances de vert, enfin des nœuds roses un peu partout. La jupe contenait des volants, des plissés, puis des biais entrelacés, des nattes mêlées faille et velours, par là-dessus de la

gaze brodée, mélangée à des nœuds, à des fleurs; le corsage n'existait que pour mémoire, tant il était imperceptible; et j'ai vu des hommes, même des jeunes gens, cacher derrière leur chapeau de Gibus, la sourice ironique qu'amenaient sur leur lèvres ces exagérations, cette toilette si volumineuse du bas, si exigüe du haut. Le malheur est que la femme qui la portait n'a sans doute pas surpris ces sourires, et qu'elle pense sans doute encore aujourd'hui avoir écrasé toutes les femmes présentes à cette réunion par son luxe et son élégance. La comparaison était cependant, et de l'avis de tous, au très-grand avantage de la gentille robe blanche et rose, si modeste, si simple, mais si gracieuse.

Mais cette remarque est encore plus juste dans la rue. La femme vraiment comme il faut ne doit, sous aucun prétexte, porter sur le pavé un costume assez voyant pour attirer le regard. La mode elle-même s'accommode à merveille de cette loi édictée par le bon goût, je dirai même la bonne éducation.

Les nuances les plus en vogue sont ternes, indécises; les teintes fanées sont préférées, et le noir domine partout. On emploie presque toujours des étoffes unies: le cachemire, la popeline d'Irlande ou la popeline de Lyon, la sicilienne, qui est une variante de ces deux étoffes ou des tissus à raies mates et à raies satinées. Je ne parle pas, bien entendu, de la faille et du velours, qui sont la base de toutes les combinaisons et qui se mêlent à toutes les étoffes, tantôt comme jupons, tantôt comme tunique, tantôt comme garnitures.

J'ai beau donner une foule d'explications, je ne saurais satisfaire tout le monde; quelques abonnées même me prient, avec une grâce très-aimable, de leur rendre certains services, de faire pour elles divers achats d'objets de toilette, de bijoux, etc., etc. A cela, j'ai dû répondre que la *Revue de la Mode* n'est point une maison de commission, et bien que je sois entièrement dévouée à nos abonnées, je désire me borner à donner des renseignements, ce que je ferai toujours, d'ailleurs, avec le plus vif plaisir et le plus grand en-



22. COSTUME FANTAISIE.

23. COSTUME DE VILLE.

24. COSTUME DE DINER.

TROIS COSTUMES DE DAMES. — MODÈLES DE LA 8 VILLE DE PARIS 9. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

pressement. Je puis encore donner à mes lectrices, et pour leur être agréable, l'adresse d'une dame qui se charge des acquisitions en tout genre: meubles, objets d'art, bijoux, lingerie, trousseaux, layettes, robes, confections, musique, parfumerie, etc., etc. Ses connaissances spéciales, ses relations avec les meilleures maisons du commerce parisien lui permettent d'organiser des toilettes complètes, de composer des mobiliers entiers, et cela sans aucune augmentation de prix et sur facture des marchands.

M^{me} de Milly est naturellement fort bien renseignée sur les modes les plus nouvelles et les plus élégantes, et se met entièrement à la disposition de nos lectrices pour les envois d'échantillons, les réassortiments, etc., etc. Celles de nos lectrices qui voudront s'adresser à M^{me} de Milly n'auront qu'à lui écrire, 21, boulevard des Batignolles.

J'ai dit que j'étais heureuse de fournir tous les renseignements qui me seraient demandés, et je crois en donner la preuve dans chacun des numéros de la *Revue de la Mode*.

Voici, par exemple, quelques questions qui m'ont été posées et auxquelles je réponds dans ce courrier, parce que les réponses peuvent être utiles à bon nombre de nos abonnées.

Une jeune fille me prie de lui dire s'il est convenable, à son âge, de se servir de poudre de riz, et me demande quelle est, à son sens, la meilleure eau de toilette. Je réponds donc à ma jeune correspondante. Je ne connais pas de meilleure eau de toilette que l'eau de Ninon, qui ne contient aucun mordant et qui est faite avec des sucs de plantes et de fleurs distillés. Son parfum, un peu fugitif, est, par suite, très-agréable et très-doux; je ne sais si Ninon dut réellement à cette eau sa jeunesse éternelle, mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'eau de Ninon est très-bien-faisante. — Oui, on peut et on doit se servir de poudre de riz; il faut seulement l'essayer avec soin; car une femme comme il faut ne doit pas laisser soupçonner sa présence. La poudre nommée le duvet de Ninon est presque invisible,

tant elle est impalpable et, par suite, recommandable à tous les égards.

Autre question. Comment guérir les engelures et les crevasses, qui font tant souffrir l'hiver? Beaucoup de remèdes sont employés sans un grand succès. Je puis cependant indiquer l'extrait Adeps, qui se trouve, ainsi que l'eau et le duvet de Ninon, à la parfumerie Ninon, chez M^{me} Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre.

Une jeune mère me demande encore. Doit-on faire porter des talons Louis XV à une jeune fille de quatorze ans? Non, mille fois non. D'abord, c'est de très-mauvais goût et ensuite dangereux. Le talon Louis XV déforme le pied et donne des cors, et c'est tout simple; le poids du corps est tout entier supporté par la plante du pied, à cause de sa position inclinée. Ce n'est donc pas au moment où la croissance n'est pas terminée, ou le développement physique suit une marche progressive, que l'on doit imposer, par coquetterie, la moindre gêne au corps et aux membres. Il y a

encore d'autres inconvénients qui se rattachent plus particulièrement à la santé même des jeunes filles, et que je n'ai pas à détailler ici. Je conseille à la mère qui m'adresse cette question de consulter son médecin.

MARIE DE SAVERNY.

LETTRES PARISIENNES

V

M^{me} Marie de Saverney à M^{me} Laure de B.

L'accomplissement d'un devoir porte parfois en lui-même sa récompense. Tu as su, ma bien chère, sacrifier ton désir d'assister à la seconde fête de l'Élysée aux obligations de la famille et aux exigences de la position que tu occupes; tu n'as pas voulu quitter ton poste d'honneur, même pour quelques jours; et voilà que le ciel t'envoie la secrète satisfaction de te dire : Comme j'ai bien fait ! Peut-être aurais-je été du nombre des malheureux qui, après cinq heures d'attente en voiture, hisés de fatigue, transies de froid, morfondues d'ennui, atrociement agacées d'impatience, ont pris le suprême parti de rentrer chez elles et de se coucher. Comprends-tu cela ? Rêver pendant quinze jours à sa toilette, courir de droite et de gauche pour trouver une fleur bien assortie au ruban, un ruban en parfaite harmonie avec la robe; puis se parer avec un soin méticuleux, livrer pendant trois quarts d'heure sa tête à un coiffeur, qui en abuse, se condamner à ces mille petits supplices qui accompagnent une toilette de bal; la robe qui serre trop, le soulier qui ne serre pas assez; risquer une fluxion de poitrine, ou tout au moins un rhume; tout cela... pour rien.

Il m'est arrivé, ma bonne Laure, que tu es une mère parfaite, une épouse accomplie et une femme de haut fonctionnaire modèle; sans cela, toi et moi, aurions sué, sans doute, ce désappointement cruel. Tu songes m'avait naturellement piquée d'honneur, et j'ai trouvé qu'une femme raisonnable ne devait pas, si elle n'y était obligée, courir ainsi les bals pour son plaisir personnel. Aussi n'ai-je rien à te dire de ce bal. Ce que je te raconte sur la difficulté qu'ont eue un grand nombre d'invités à atteindre le but est un écho répété par tout le monde. Du reste, le nombre des invités accourus (huit mille) explique suffisamment ce fait, et il faut voir dans cet empressement la preuve la plus absolue de la grâce et bonne grâce que le maréchal et la maréchale mettent à tous les actes de leur vie publique; vouloir faire un trop grand nombre d'heureux, ne saurait être blâmable, n'est-il pas vrai ?

Ta dernière lettre, ma chère Laure, contient tant et tant de questions que je ne puis en vérité répondre à toutes, pour plusieurs raisons dont la moindre n'est pas certainement que je ne puis tout savoir et tout connaître.

Il est surtout un fait sur lequel je ne puis t'en laisser. Non, je ne sais pas ce qu'il y a de vrai dans cette histoire de disparitions dont tous les journaux font grand bruit. Comme toi, j'ai lu : qu'un assez grand nombre de familles étaient plongées dans le deuil, par suite de la disparition subite mais absolument extraordinaire de fils pour la plupart très-jeunes; mais, le mystère le plus profond continue à planer sur cette ténébreuse affaire. On a rappelé, à ce sujet, les légendes les plus lugubres; on a réveillés les fantômes si agaçants dont l'imagination de nos aïeux plus exaltée, plus romantique que la nôtre, peuplent les romans disparus, ou relégués aujourd'hui au non-bric des mille billevesées dont le bon sens a fait justice; bref on s'est profondément ému d'abord, puis on a réfléchi, et les sages ont conclu que ce peut être tout simplement un moyen assez connu dans le journalisme de réveiller l'attention du lecteur engourdi par l'absence d'émotions politiques ou d'événements à effets — et en ce cas, il convient de rendre à ce spectre sinistre évoqué à plaisir la dénomination prosaïque qui lui est propre et de le traiter simplement de canard.

Quelques personnes ont disparu sûrement peut-être; mais il faut se souvenir que, dans une population de dix-huit cent mille âmes, ce fait doit nécessairement se produire chaque année un certain nombre de fois. Est-il bien louable de grouper ces événements douloureux, au risque d'en faire un épouvantail pour les faibles, et dans le seul but de piquer et de réveiller la curiosité.

Sais-tu ce que je vois et entends tous les jours ? Je ris bien qu'en y pensant. Ma mère a une amie que tu connais fort bien, cette amie a un fils dont tu dois te souvenir, car nous lui avons bien souvent apporté au parloir de son lycée du chocolat et des marrons glacés, alors que nous étions encore jeunes filles; ce fils a vingt-deux ans aujourd'hui. Il est l'espoir de ses parents, la joie et l'orgueil de sa mère. Jusqu'à ce jour, une certaine liberté, conquise par une sagesse précocée, a été accordée à Lucien R. Jamais on ne le questionnait sur l'emploi de son temps, jamais on ne contre-carrait aucun de ses desirs, ils s'étaient tous raisonnables, ou à peu près. Il allait, venait, sortait, rentrait, sans qu'aucune entrave lui fût posée à sa fantaisie; mais à cette heure, sa pauvre mère, affolée par les récits des journaux, ne peut se porter l'idée de voir sortir son fils seul. Dès le matin, elle entre dans sa chambre, lui demande ce qu'il compte

faire de sa journée. Ce qu'elle déploie de ruse féminine est incroyable, afin de lui persuader qu'il est enrhumé, qu'il faut, par conséquent, éviter l'air et l'humidité, ou bien qu'elle a besoin de son bras pour aller faire des courses lointaines. Après déjeuner, elle présente elle-même à son fils un superbe régime et le supplie de fumer là dans son petit salon. Elle qui déteste la fumée de tabac ! Mais, ce jour-là, chose inouïe, elle éprouve une singulière disposition de nerfs; le tabac lui fera du bien, elle le sent.

Puis c'est autre chose pour le relenir dans l'après-midi : elle a écrit à une de ses amies de venir la voir avec sa fille. Cette fille a dix-sept ans, et Lucien la trouve charmante; un mariage est secrètement arrêté, mais par prudence et pour que l'imagination des jeunes gens reste en repos jusqu'à ce que l'union soit prochaine, on se voit rarement. Eh bien, pour cette fois, on met ces sages précautions de côté; il faut, à toute force, retenir au logis ce fils menacé de malheur. Le soir, ah ! le soir, c'est plus difficile; mais on a le théâtre. M^{me} R... si économe, si peu désireuse de plaisirs, raffole de spectacle. M. de R..., souffrant, ne peut l'accompagner; mais Lucien est là, Lucien qui aime tant sa mère. Et voilà huit jours que ça dure. A bout d'expédients, la pauvre femme s'est jetée au cou de son fils et, au milieu de sanglots déchirants, lui supplie de ne plus sortir seul ! Je te laisse à juger de la rage concentrée de ce malheureux Lucien; il va en mourir, c'est certain. Espérons que le bon sens public aura bientôt fait raison de ces sottises historiques, et que cette bonne M^{me} de R... cessera de mettre en quarantaine son pauvre enfant.

Décidément, ces lettres vont se transformer en bulletin de la charité, car voilà que j'ai à l'entretenir encore d'une bonne œuvre qui m'est chaudement recommandée. Tu ne peux trouver cela mauvais, ma bonne Laure, et pour ma part, je ne saurais résister à un appel fait par un cœur dévoué à l'humanité souffrante.

Il y a là un entraînement invincible que tu comprendras certainement. L'unique préoccupation de ceux qui tiennent une plume (j'en juge du moins par moi-même) est de savoir si les lecteurs auxquels ils s'adressent trouveront un plaisir, une satisfaction quelconque à la lire. Si ces mots, traductions fidèles de la pensée, si ces phrases, interceptées des sentiments intimes, ces pages où l'écrivain verse le trop-plein de lui-même, ne sont pas semblables aux légères tourbillons de fumée que le moindre vent emporte sans qu'ils laissent aucune trace dans le ciel, mieux vaudrait, en vérité, renfermer la page blanche dans les feuilles de son boudard et renoncer à tout jamais à écrire. Mais on ne saurait redouter cela en se faisant l'écho des pensées généreuses et en prêtant sa plume aux charitables inspirations, et voilà pourquoi je viens te parler aujourd'hui de l'œuvre pieuse qui a pour but de secourir les incendiés et les émigrés de Belfort.

La guerre, ma chère Laure, nous a laissé un reliquat de souffrance bien terrible, et si la charité est inépuisable, on peut dire que la misère est un puits insondable dans sa profondeur.

Dans cette malheureuse ville de Belfort, si énergique, si courageuse, sacagée par la mitraille, brûlée par les obus, s'est réfugiée toute une population alsacienne, à qui il semble que Belfort est encore le pays si chèrement regretté. Pour ces malheureux, c'est encore l'Alsace avec ses coutumes aimées, son langage, ses mœurs. On conçoit aisément que la pauvre petite ville mutilée soit plus intéressante à subvenir aux besoins des émigrés. Il manque encore 23,000 francs pour achever et payer les maisons qui les abritent, et on ne sait où trouver des vêtements pour les couvrir, du pain pour les nourrir.

La France a fait de grands, de merveilleux efforts pour soulager tant de misères, mais elle est si riche, si puissante, qu'elle peut bien encore tenter quelque chose. Je serais bien heureuse si ces lignes déterminaient mes lectrices à envoyer à M. Leslin, administrateur du Haut-Rhin, à Belfort, ou à M. Schelin, président du Comité alsacien-lorrain, même ville, une petite somme, quelque minime qu'elle soit, ou même des vêtements, des chaussures, du linge.

Je te laisse à tes réflexions, ma bonne Laure, en t'envoyant toutes mes tendres amitiés.

MARIE DE SAVERNY.

UN CŒUR DE MÈRE

(Suite)

Bien qu'on ne fût qu'au commencement d'octobre, un grand feu brûlait dans la cheminée. Un homme, au crâne chauve, au visage sévère, assis dans un moelleux fauteuil, présentait d'une certaine distance, à la chaleur du feu, ses pieds chaussés de pantoufles étranges, faites de paille tressée et doublées de fourrures.

Quand on annonça le docteur, il se détourna, et l'expression émue de sa physiologie intelligente ne se modifia pas.

— C'est ainsi que tu braves les consignes, dit-il brusquement.

— Oui, répondit M. Marinreau en s'asseyant sans attendre d'invitation, j'agis absolument comme avant que tu fusses un personnage. Si tu te le rappelles, entre étudiants nous n'avons pas de cérémonies.

— Ce que je me rappelle surtout, c'est qu'alors nous n'avions pas la goutte, murmura le médecin en déplaçant ses pieds avec une grimace de douleur.

— Non, mais nous étions de pauvres diables, logés au cinquième, faisant triste chère, attendant une clientèle qui ne venait pas.

— Bah! nous n'en étions pas moins gais et moins heureux, dit le morose vieillard; cette vie âpre et studieuse avait son charme, et je le dis sincèrement, c'était le bon temps que celui-là. Qu'importent les privations quand on est jeune et fort ! Ne vaut-il pas mieux manger un maigre dîner avec appétit que se trouver en face d'un dîner succulent avec un estomac en désarroi ? On ne comprend la valeur de la jeunesse que quand on ne se sent plus jeune. Pour moi, je donnerais, et de bon cœur, ma réputation, ma fortune, tout, pour revenir à vingt ans.

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

Il n'y avait pas à se tromper à la sincérité de cette parole, et l'humble médecin de petite ville, qui acceptait bravement sa vieillesse sans infirmités, regardait avec un sourire des plus malins son glorieux confrère qui, gorgé de richesses, accablé d'honneurs, gâté par la fortune, blasé sur les jouissances matérielles qu'elle procure, faisait si bon marché de ce que son cœur ambitieux avait autrefois si ardemment convoité, et jetait un coup d'œil d'envie et de regret sur ce sentier difficile de sa jeunesse, où ils avaient marché côte à côte, également humbles, également obscurs.

Avant que le moment de silence qui suivit eût été rompu, la porte s'ouvrit devant le domestique de M. Cressel.

— Il y a en bas un vieux monsieur qui veut absolument parler à monsieur, dit-il.

— Est-ce pour une consultation ?

— Oui, monsieur.

— Envoyez-le à tous les diables ! dites que je suis occupé, malade, que je ne recevrai pas.

Le domestique disparut.

— Sont-ils entités, ces bourgeois de T... ? grommela le docteur d'un air furieux. Ils m'assaillissent de lettres de visites; on dirait que je suis venu pour leur propre satisfaction, et que je suis Esculape en personne. Phthisiques, asthmatiques, gouteux, me regardent comme un sauveur. En vérité, il serait bon qu'en premier lieu je pusse me guérir moi-même. J'ai beau dire que je suis souffrant, lassé, que j'ai pris ma retraite, que je suis désormais un âne en fait de médecine, c'est comme si je chantais *Femme sensible* sur l'air de *Maitron*.

— Quand on souffre, on cherche le soulagement, dit gravement M. Marinreau.

— Eh bien ! qu'on me soulage tout d'abord. Il est certain que, si un de mes confrères s'annonçait comme possédant un remède vrai, efficace contre la goutte, j'irais le trouver, fût-il au bout du monde.

— Et tu aurais raison; mais pourquoi t'étonner de s'importunités dont tu te plains ? Pour le genre de maladies qui rentrent dans la spécialité, tu es pour certains ce que serait ce médecin vainqueur de la goutte pour toi. Un de tes conseils vaut vingt de nos consultations, et ce que nous n'osons pas conseiller, tu le tentes sans trembler, car ce qui est ténébreux pour nous est clair pour toi. Par exemple, vois cette pauvre femme dont je t'ai parlé, qui...

— Eh bien ! quoi ? elle est revenue de Paris, elle n'y a pas retrouvé la raison ? donc c'est qu'elle est incurable.

Décidément il n'y a rien à espérer de cet homme de méchante humeur. M. Marinreau, un peu blessé du sans façon quelque peu brutal de son ami, un peu révolté par cet égoïsme égoïste, se levait pour partir, quand la porte se rouvrit.

C'était encore le domestique.

— Monsieur, dit-il, le vieil officier est revenu; il veut absolument vous parler.

— Eh ! morbleu ! il ne me parlera pas. Je ne suis donc plus libre chez moi !

— Il m'a déclaré qu'il vous verrait, et, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, il résiste.

— Eh ! jetez-le à la porte, s'il le faut.

— Oui, monsieur; mais cette fois il y a une dame.

— Ah ! il y a une dame, c'est différent. Expliquez-lui poliment que je suis fort occupé, qu'il m'est impossible de les recevoir, et que d'ailleurs je ne donne pas de consultations.

Le domestique fit un pas en arrière, tressaillit, se détourna, et allongea la tête dans l'appartement :

— Les voici, monsieur, dit-il rapidement; ils sont dans le corridor, je savais bien que les garçons n'auraient pas empêché ce vieil enragé-là de monter.

Et cela dit, il s'écarta pour laisser passer les arrivants. Le colonel Garnier et Mélie entrèrent. Mélie paraissait ému et déconcerté; le colonel avait l'air animé, mais de plus satisfait.

Il adressa un profond salut au docteur Crossel, qui, en apercevant Mélie, s'était levé et découvert.

— Pour arriver jusqu'à vous, monsieur, dit-il, j'ai dû mettre à la raison deux insolents valets qui prétendaient que vous ne donniez pas de consultations. Or, on m'a dit positivement le contraire hier, on a même ajouté que vous receviez le matin, de neuf heures à onze heures; il est dix heures, et je suis venu.

— J'ai le regret de vous le dire, monsieur, répondit le vieillard avec une froideur hautaine, vous avez été la dupe d'un mauvais plaisant. Voilà quatre ans que je n'exerce plus. Les affaires de famille qui me retiennent dans votre ville réclament impérieusement mon temps; je n'ai donné ni ne donnerai de consultations.

— Vraiment! monsieur, dans ce cas, veuillez excuser mon indiscrette démarche, sur l'honneur, je ne le savais pas. Je ne voudrais pas vous importuner plus longtemps; mais, puisque le hasard m'a si bien servi, ne pourriez-vous me donner un tout petit conseil? Ma belle-sœur, à la suite d'une émotion très... Tenez, Mariteau que voici vous expliquera cela mieux que moi.

— M. Mariteau m'a déjà parlé de madame votre belle-sœur, monsieur, interrompit M. Crossel, que ne déridait en aucune façon l'air franc et la physionomie loyale du vieux soldat. J'ai dû lui répondre ce que je viens de vous répondre à vous-même. Elle revient de Paris, elle a dû y recevoir tous les soins que je pourrais indiquer. Je vous demanderai de ne pas insister davantage, je ne me départirai pas de ma résolution bien arrêtée de ne donner aucune consultation. Si j'en donnais une, on m'en demanderait cent.

Le ton séchement poli avec lequel furent prononcées ces paroles ne permettait plus le doute. Le colonel lança un regard à sa fille, comme pour lui dire: — Tu le vois, j'ai fait ce qu'il était possible de faire. Mélie avait écouté le voile baissé et à demi caché par son père. En entendant les refus successifs du médecin étranger, en la science duquel elle avait placé une dernière espérance, le rouge fugitif qui avait d'abord coloré ses joues s'était peu à peu effacé. Quand il se tut, elle releva son voile par un geste rapide; et, pâle, mais résolue, elle fit un pas vers lui. Sa charmante figure s'était empreinte d'une expression à la fois noble et suppliante, ses grands yeux bruns se fixèrent sur le docteur, et d'une voix saccadée, émue, tremblante, elle dit:

— Monsieur, mon père a parlé au savoir du médecin, permettez-moi de m'adresser à son cœur. Ah! l'arrêt que vous portez est cruel. Songez donc que nous n'avons plus d'espoir qu'en votre science, et qu'il vous serait peut-être donné de rendre une mère adorée à son fils unique. Ah! monsieur, revenez sur votre décision, laissez-vous fléchir, laissez-nous espérer!

Et ses mains se joignirent, et deux larmes, qu'elle avait jusque-là fièrement retenues, sous ses paupières, roulèrent comme deux perles sur ses joues pâles. Pour ne pas se sentir touché, il eût fallu avoir le cœur bien enduré.

Le vieillard regardait avec une respectueuse admiration cette femme, en ce moment pareille à une incarnation vivante de la Prière; et, à son insu, ses traits perdaient de leur rigidité.

M. Mariteau ne laissa pas échapper le moment favorable; il présenta à Mélie la lettre d'Arthur. La jeune fille, reconnaissant l'écriture, devina l'intention et la tendit au docteur.

Il s'inclina, la prit et la déplia.

— J'ai déjà refusé de lire ce papier, mademoiselle, dit-il gaîment, mais il ne m'était pas offert par une aussi jolie main.

Et, comme il commençait à se sentir fatigué debout, il demanda la permission de s'asseoir, puis prenant son longon sur la cheminée, il en commença la lecture.

Il lut jusqu'à la dernière ligne avec un intérêt visible, puis, relevant les yeux sur la jeune fille:

— V. u. vous appelez Mélie, peut-être, mademoiselle? demanda-t-il avec un bon sourire.

— Oui, monsieur, répondit Mélie sans savoir de quoi il s'agissait.

— Je m'en doutais, il est grandement question de vous dans cette lettre, et celui qui l'écrit est un fils dévoué et un noble cœur. Pour vous, mademoiselle, et pour lui, je ferai tout ce qui sera humainement possible de faire pour amener une guérison si désirable à tous égards.

Les deux hommes le remercièrent par une chaleureuse poignée de main, Mélie par un de ces regards éloquentes qui vont au cœur.

— Arthur pourrait amener sa mère demain, dit le colonel.

— Non; qu'il ne s'en donne pas la peine, je me rendrai à sa maison de campagne.

Et comme Mélie elle-même élevait la voix pour combattre ce projet d'une extraordinaire obligation:

— Ce que j'en fais est uniquement dans l'intérêt du succès de l'entreprise, répondit-il. Si elle vient, je jugerai moins sainement. Il faut, pour que je me rende bien compte de la situation, que je la voie dans son milieu, dans ses habitudes. Ce qui me donne dans ce genre d'affections une

certaine puissance, c'est que je suis parfois assez heureux pour découvrir le secret de l'impression qui peut réagir avec assez de force sur le cerveau. C'est grâce à cet examen moral que j'ai guéri certaines personnes dont la démençe était purement accidentelle. Il serait nécessaire que je connaisse, dans leurs inclinations les plus pures en apparence, les circonstances qui ont accompagné la perte de la raison; vous me donnerez ces renseignements en route, messieurs. Combien de lienes avons-nous à faire?

— Cinq, répondit le colonel.

— Alors nous pouvons partir aujourd'hui.

M. Mariteau proposa sa voiture; elle fut acceptée, et il fut convenu que, deux heures plus tard, les trois hommes partiraient pour la Loge.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(La suite au prochain numéro.)

HYGIÈNE DE LA BOUCHE

La bouche est un des organes qui donnent le plus d'expression à la physionomie. On dit que les yeux sont le miroir de l'âme, mais je crois que la bouche n'exprime pas moins fidèlement que les yeux les sentiments qui nous animent. La joie, la tristesse, l'affliction, la haine, la colère, le calme d'une âme tranquille et heureuse se traduisent aussi exactement sur les lèvres que dans le regard. Quoi de plus beau et de plus attrayant que ce sourire perpétuel qu'on remarque sur la bouche de certaines personnes. Mais la bouche ne doit pas être considérée seulement au point de vue de la beauté physique; elle nous rend des services trop nombreux et trop importants pour ne pas l'envisager aussi sous un autre aspect, qui, quoique plus matériel, ne mérite pas moins d'attirer toute notre attention. Je veux parler de cet organe au point de vue de la digestion.

La digestion, en effet, est une des principales fonctions de l'économie; sans elle, la vie ne saurait se prolonger au delà de trois ou quatre jours, et c'est dans la bouche qu'elle commence par l'action combinée des lèvres, des joues, de la langue et des dents. Celles-ci en constituent même les principaux agents, parce qu'elles triturent les matières alimentaires qui, sans cette division préalable, ne pouraient être digérées par l'estomac. Aussi il nous a paru plus logique de commencer notre travail par l'hygiène des dents, réservant pour la fin ce que nous aurons à dire sur l'entretien des gencives et la fraîcheur des lèvres. Nous passerons également en revue toutes les différentes causes qui peuvent déterminer ces terribles douleurs dentaires, en indiquant les moyens les plus efficaces de les soulager promptement, et, pour peu que nos lectrices veuillent profiter de nos conseils, nous espérons que plusieurs d'entre elles en retireront des avantages incontestables. Nous serons toujours prêts, d'ailleurs, comme pour l'hygiène de la chevelure, à répondre à toutes celles qui voudront bien nous demander des renseignements à cet égard.

Les dents sont l'un des plus beaux ornements de la figure humaine: leur forme, leur régularité, leur blancheur, attirent forcément notre attention et ajoutent à de nouveaux charmes à la beauté des traits du visage. Une bouche exadèle, en grandeur, les proportions ordinaires, de belles dents font oublier cette mauvaise conformité, au point qu'il semble quelquefois que cette bouche ne serait pas bien si elle était moins grande. Qu'arrive-t-il lors qu'on voit rire une femme d'un côté, et on ne songe pas à remarquer l'ouverture exagérée de la bouche; on est frappé de la beauté de ses dents, et on ne désire qu'un nouveau sourire qui nous les montre avec complaisance.

Une belle denture est un ornement naturel qui plaît également chez les deux sexes; mais elle convient plus particulièrement à la femme, je dirai même qu'elle constitue un des plus beaux attraits du visage féminin. Supposez une magnifique chevelure, un joli nez, une belle bouche, de beaux yeux, un front charmant, si les dents sont noires gâtées, tronquées ou couvertes de tartre, vous aurez de la peine à trouver jolie une telle femme dès qu'elle ouvrira la bouche; sachant même ce qui la déprécie, elle évitera de sourire et de tendre grimaçière pour cacher ses dents. Malheureusement, la nature, avare de ses dons, n'a pas donné à toutes les femmes les dents que nous leur désirerions; aussi il faut que l'art, la propreté, les soins habituels, suppléent aux imperfections et dissimulent les défauts.

Enfin, indépendamment des effets fâcheux résultant, au point de vue de la beauté, d'une mauvaise denture, il survient encore fréquemment de véritables maladies qui, sans être dangereuses, occasionnent de grandes souffrances et des inconvénients sérieux. Ainsi les gencives s'enflamment, se tuméfient, s'ulcèrent; l'odeur de la bouche devient insupportable; les dents s'allongent, s'ébranlent et tombent; elles noircissent, se carient et deviennent le siège d'une douleur atroce. Tous ces maux peuvent être évités en sui-

vant rigoureusement les préceptes de l'hygiène ou par quelques légers secours de l'art que je vous indiquerai en temps utile.

DOCTEUR IZARD.

La parure des *Mercurelles*, de M. Cotte, 139, 160, galerie de Valois (Palais-Royal), est décidément devenue à la mode. Nous l'avons remarquée sur plusieurs toilettes de dames fort élégantes. Ce bijou se compose d'une paire de boucles d'oreilles et d'un médaillon. On trouve également dans la même maison l'aumônière, la châteline et le porte-éventail. Ces divers objets de tous les styles sont recommandables à tous égards par leur élégance et leur bon goût.

LES MENUS DE LA SAISON

Février

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

- Po'age à la julienne.
- Tanches sauce poulette.
- Oie à la flamande.
- Filet de bœuf rôti.
- Pommes de terre sautées.
- Biscuit au chocolat.

Oie à la flamande. — C'est toujours un chagrin pour moi de voir retirer de la broche une oie fine, grasse, si j'ai eu l'occasion de l'admirer avant sa mise au feu. Elle s'est dorée, il est vrai, mais combien elle était avant plus belle et surtout plus appétissante.

Cuite en robe, l'oie donne moins de déceptions; elle ne fond pas autant, et, quand on la sert, elle est encore de haute mine.

Après avoir épluché une jeune oie grasse, on piquera l'estomac avec des lardons assaisonnés de sel, poivre et persil haché. Éplucher des marrons rôtis, les passer au beurre avec un peu de sucre, et en remplir le corps de l'oie, la ficeler et la mettre à cuire dans une casserole ou une braisère avec des bardes de lard dessus et dessous, un jarret de veau coupé en morceaux, carottes, oignons, bouquet garni, sel, poivre et épices; mouiller avec moitié vin blanc et moitié bouillon et laisser cuire à petit feu. Après cuisson, passer le mouillement au tamis, le faire réduire suffisamment; retirer l'oie, la déficeler, la dresser sur un plat et la masquer de la cuisson réduite.

Les temps d'abstinence sont proches. Je rappelle à mes lectrices ma cuisine de carême, dont le prix est réduit à un franc. Elle contient dix menus avec recettes pour le déjeuner et le dîner de chaque jour du carême.

L'administration de la *Revue de la Mode* l'expédie franco contre l'envoi de 1 fr. 25 c. à M. Bourdillat, administrateur, 13, quai Voltaire.

LE BARON BUISSE.

LA BIBLIOTHÈQUE

Le troisième volume de la *Correspondance de Lamartine*, publiée par M^{me} Valentine de Lamartine, vient de paraître à la librairie Hachette. Ce livre contient les lettres écrites de 1820 à 1826.

Rien n'est intéressant comme cette correspondance qui permet de suivre Lamartine pas à pas dans toutes les phases de son existence si tourmentée et si favorisée, qu'on pourrait appeler le roman d'un grand homme. Dans ce troisième volume, nous voyons le poète nouvellement marié et simple attaché d'ambassade, comme il dit, aux prises avec les difficultés d'une santé délicate et souvent entamée par les fièvres, avec les inquiétudes du jeune époux qui va devenir père de famille, et enfin avec les tribulations de sa vie errante de diplomate. A travers tous les soucis et tous les ravissements de ces situations diverses, le poète rayonne toujours. De temps à autre c'est un sujet de poème ou des fragments inédits envoyés à son cher ami le comte de Virieu, puis ce sont des documents curieux sur les prix de ses premières œuvres données par les recommandations que le poète adresse à ses amis chargés de débattre ses intérêts avec son éditeur.

Cet ouvrage, qui semble au premier abord n'être qu'un monument et un hommage à la mémoire de l'illustre poète, est bien plus encore un utile enseignement et une page d'histoire pour tous ceux qui comprennent l'intérêt que présente l'étude de la vie d'un homme dont l'existence a eu tant de grandeurs.

MARIE DE BAVERNY.

LA GRANDE-DUCHESSE MARIE DE RUSSIE

DUCHESSE D'ÉDIMBOURG

Tous les journaux ont raconté les fêtes qui ont eu lieu à Saint-Petersbourg à l'occasion du mariage du duc d'Edimbourg, second fils de la reine d'Angleterre, avec la fille de l'empereur de Russie. Le prince Alfred-Ernest-Albert, duc d'Edimbourg, est né le 6 août 1844. La grande-duchesse Marie-Alexandrovna, dont nous publions le portrait, est née le 17 octobre 1853. Elle est de taille moyenne, mais d'une remarquable beauté. Elle a ceci de particulier, qu'elle ne porte, dans toute sa personne, aucun des traits qui distin-

guent les membres de la famille impériale; elle a le type russe, pur et sans mélange. Son teint est d'une blancheur éblouissante. Sa chevelure blonde est opulente. Elle passe pour une des femmes les mieux faites et les plus attrayantes de l'Europe.

Un détail très-curieux à noter: la grande-duchesse Marie porte le titre et le grade de colonel des lanciers de Jambourg; et quant, parfois, elle en revêt le costume pittoresque, on se prend à penser, en la voyant, à ces héroïnes guerrières des époques homériques, dont elle a le port et la beauté.

Elle a en effet, dit un écrivain, cette beauté éclatante, qu'on aime à la fois et éblouit, qui tout d'abord attire l'œil et le retient longtemps.

Lors du voyage qu'elle fit en Italie, avec l'impératrice sa mère, il lui arrivait souvent, lorsqu'elle quittait Sorrente, où se trouvait son habitation, pour venir visiter Naples, d'être suivie, dans ses promenades dans la ville, par toute la foule des lazzaroni qui accouraient à la contempler et lui faisaient cortège, rendant ainsi à sa grâce non pareille l'hommage le plus sincère et le plus flatteur.

Le luxe déployé pour la cérémonie nuptiale dépasse tout ce que l'imagination peut rêver. Pervagues, l'élegant reporter du *Figaro*, a essayé de nous en donner une idée:

« Jamais, écrit-il, la haute société de Saint-Petersbourg n'a été en pareil émoi, et les grandes dames russes attendaient avec la plus vive impatience ce que la déesse de la fantaisie pourrait bien inventer pour les cinquante toilettes destinées au trousseau de la grande-duchesse Marie.

On s'est adressé, pour faire des chefs-d'œuvre, aux meilleures maisons de Paris et de Londres.

Il m'a été permis de contempler quelques-unes de ces merveilles: dentelles à mille roubles le mètre; fourrures précieuses, et la fameuse double robe pourpre et hermine sur une jupe de tissu lamé d'argent. Les toilettes parisiennes se font remarquer principalement par l'emploi qui a été fait du filigrane d'argent.

La principale robe de gala est en satin bleu de ciel avec un filet en argent, relevée de chaque côté par deux merveilleux bouquets de fleurs du même métal. La tunique, entièrement tissée en filet d'argent, est relevée en arrière à la vénitienne; les revers sont en faille de couleur citron clair, bordés d'une petite dentelle d'argent.

Une autre robe est en velours de soie gris perle, brodée à la bussard, également en argent; la veste est ornée d'une épaulette portée sur l'épaule gauche; de cette épaulette tombe une grosse cordelière qui, passant sous le bras, est attachée sur la poitrine par une large plaque ovale. Cette plaque est un peu plus grande qu'une broche et porte des caractères mystérieux richement gravés. On assigne à ces caractères une vertu protectrice... ce sont des talismans.

Les dentelles, fournies par la Russie, sont de la plus grande beauté.

J'ai fait oublier une robe de satin vert clair, dont la traîne est garnie de cinq rangs de martre-zibeline. La berthe et la ceinture sont brodées et frangées d'émeraudes. Sur le tout, une guirlande de feuillage avec fruits d'émeraudes.

Pour clore la série, une robe faille feuille de rose, doublée de faille paille, dont la jupe est ornée de blonde et de grosses guirlandes de roses et d'épis.

Je puis encore citer une série d'amuñières de toutes les formes et de toutes les couleurs, assorties aux robes sur les-



LA GRANDE-DUCHESSE MARIE DE RUSSIE, DUCHESSE D'ÉDIMBOURG.

quelles elles doivent être portées. Une de ces amuñières est de forme gothique en velours cerise, représentant les armes de Russie brodées or, argent et pierres précieuses.

Elle a été offerte par le czar et contient une collection des plus belles monnaies d'or russe. Le jour du mariage, ces

1 fr. 50 en timbres-poste pour le patron que nous avons expédié par la poste. On habille sa bonne et son enfant suivant sa situation de fortune. A Paris, les bonnes portent chapeau. Dans bon nombre de villes de province, le tablier blanc, garni de bandes festonnées et le bonnet de lingerie dégingand, sont la tenue exigée. Les petits garçons de un à deux ans s'habillent comme les petites filles. Robes tombant aux pieds, corsages carrés décolletés, chemisettes, pelisses à pélerine. Le chapeau seul diffère, en ce que les chapeaux ronds à bords relevés sont seuls adoptés, à l'exclusion absolue des capotes coulissées.

Une jeune femme inexpérimentée. — Vous pouvez mettre votre dentelle noire sur l'une ou sur l'autre robe, sur des bouillonnés de tulle blanc ou rose, suivant que vous choisirez la robe blanche ou rose. Quant à la façon d'employer la dentelle, votre journal contient un grand nombre de figures représentant des toilettes ornées de dentelle, vous n'avez que l'embarras du choix. En thèse générale, on dispose la dentelle sur des jupes de tulle ou de crêpe, en forme de tunique, et on la retient à divers endroits par des fleurs ou des nœuds de velours, de satin ou de faille. Ne jamais, en tout cas, la faire poser au bas de la jupe et de la traîne, ce serait vouloir la déchirer et la perdre.

M^{me} L. S., Chambéry. — Je n'ai rien trouvé dans le genre indiqué; je ne désespère pas cependant et attends aujourd'hui le résultat des recherches faites chez un libraire-éditeur.

A l'ombre de mes boucles noires. — Pour teindre en brun très-foncé des cheveux artificiels, prenez:

| | |
|-----------------------|--------------|
| Eau..... | 2 litre. |
| Sulfate de fer..... | 200 grammes. |
| Alun..... | 200 |
| Bois de campêche..... | 200 |
| Gomme arabique..... | 30 — |

Faites bouillir.

PARIS. — A. BOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.

pièces ont été distribuées par la grande-duchesse Marie aux représentants des puissances étrangères en souvenir de la cérémonie.

Le petit et le grand voile de la mariée portés comme on les portait à l'ancienne cour de Russie, ont été fabriqués à la manufacture impériale de Moscou.

La grande beauté de l'exécution de ce tissu et le temps mis à sa fabrication ne permettront pas que ces dentelles deviennent jamais un article de commerce; son originalité, consistant dans un travail fort délicat fait avec des fils de différentes grosseurs, ce qui produit des effets merveilleux. Semblable aux anciennes tapisseries de la Savonnerie, la dentelle de Moscou ne peut être exécutée que sur commande de la famille impériale; ces commandes sont destinées à des cadeaux que cette famille fait à des souverains étrangers.

Le petit voile de tête fait pour la princesse Marie est, d'ailleurs, un des plus beaux spécimens de cette fabrication, le bouquet de roses qui en forme le fond est si merveilleusement ombré qu'on croirait que ces fleurs sont en relief.

Le grand voile à collerette représente une série de plantes grimpeuses, ornées d'abeilles et de papillons; aussitôt après le mariage ce voile sera encadré et conservé dans l'appartement de la grande-duchesse.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{me} F. G. — Nous avons envoyé à son adresse le numéro spécimen. Oui, pour les initiales. Prière de nous envoyer

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

C'est à travers la femme que Dieu envoie ses bénédictions au foyer domestique.